

Approcher l'univers de référence

Approche par un corpus d'extraits d'autres œuvres

Document 1 - Claudie Huzinger, *Un chien à ma table* (2022)

La joie c'est quoi ? Un éclair. Il vous tombe dessus. On n'y est pour rien. C'est totalement immérité. Il ne choisit pas son moment, sinon les pires. Par exemple, dans la boue des batailles, soudain se sentir en vie.

Ou bien marcher dans la campagne et prendre un minuscule flash en pleine figure. Le flash de la perception abolit toute distance entre le sujet et l'objet. Ensuite, bien sûr on peut se pencher sur ces cornets jaune d'or tachés tout au fond de cinq ponctuations de rouge et se dire qu'il s'agit de calices d'un petit groupe de primevères officinales. C'est moins important que le flash. Rien ne peut remplacer le flash. La connaissance ne remplace pas le flash de la joie. Sa flèche. Sa pointe de flèche.

Marcher dans l'herbe, se sentir frôlée par une présence humide, lisse, sombre, fraîche. La joie vous arrive avant d'avoir eu le temps d'en frissonner et de se dire qu'il s'agissait sûrement d'une couleuvre à collier.

Ramper dans le noir de la forêt, se croire perdue, sentir sous sa main du mouillé qui vit, ensuite seulement on pense que c'est de la mousse. (...)

Bien sûr j'avais l'air d'être une femme en pull et jogging et grosses chaussures, accompagnée de son petit chien, quand on me croisait. Une femme au petit chien. Une romancière française et son animal de compagnie. Mais, d'abord, personne ne me croisait, et, ensuite, une fois sortie de la maison, je ne fréquentais que les herbes, les arbres, leurs essences, les oiseaux, les couleurs, les odeurs, les appels, les cris, les chants, les insectes, les nuages, tous ces nuages, un home-cinéma de nuages, mais aussi le firmament étoilé, la pluie, l'orage, les éclairs de joie.

Document 2 - Le Clézio, « Voici que nous nous sentons comme pris dans un piège... », *L'Herne* (2011)

Pourtant, et c'est aussi la nature de ce miracle, rien d'extraordinaire dans les livres de Colette. Personnages quotidiens, actes quotidiens, petites intrigues, petites passions. Dans ce monde l'existence est, en apparence, d'une telle banalité qu'on serait tenté de refermer le livre et de murmurer, comme Boldini dans *Le Pur et l'Impur*: Bonne petite bourgeoise... Bonne petite bourgeoise... "

Mais ce monde en apparence paisible et quotidien, ce monde trop connu, voici que nous y sommes pris comme dans un piège. Nous reconnaissons les lieux, les êtres, leur histoire, et en même temps quelque chose s'échappe, se libère, quelque chose que nous ne connaissons pas bien, qui nous inquiète et nous déroute, et nous fascine aussi. Peut-être à cause de la langue, légère, ironique, persifleuse, où les mots semblent, comme dans certains rêves, chargés de double sens, où les phrases allusives suggèrent, font illusion, toutes de " biais ", fines gravures où l'on découvre sans cesse de nouveaux détails. Ce langage n'est pas un langage quotidien et banal, il dédouble le monde qu'il crée, le transforme à peine, accentue ses ombres et son relief. Il est un tel raccourci d'émotion, d'amour et de moquerie lucide, un tel mélange de bonté et de perversité, que le monde auquel il nous convie tout le temps nous échappe, disparaissant sous les mots étranges qui le fuient. Telle est la magie. (...)

Le désir et le plaisir ne sont pas pour elle des justifications, mais l'expression de la puissance de la vie, de sa continuelle et lente explosion. Il y a chez Colette une admiration éperdue pour tout ce qui vient de la terre, un culte pour tout ce qui est animal. Ses attaches paysannes, un moment oubliées dans le tumulte de la vie parisienne, elle les a réinventées au long de ses livres.

" Je suis la fille d'une femme qui, dans un petit pays honteux, avare et resserré, ouvrit sa maison villageoise aux chats errants, aux chemineaux et aux servantes enceintes... Puissé-je n'oublier jamais que je suis la fille d'une telle femme qui penchait, tremblante, toutes ses rides éblouies entre les sabres d'un cactus sur une promesse de fleur, une telle femme qui ne cessa elle-même d'éclorre, infatigablement, pendant trois quarts de siècle."

Colette, nous sommes encore dans votre monde, nous n'en pouvons pas sortir, nous n'en voulons pas sortir, car il dure plus longtemps, il est plus vrai que le nôtre.
Nous vous aimons bien, l'unique écrivain matériel.

Document 3 - Fabre, *Souvenirs entomologiques* (1887)

LA LYCOSE DE NARBONNE - LA FAMILLE

Trois semaines et plus, la Lycose traîne la sacoche des œufs appendue aux filières. Que le lecteur veuille se rappeler les épreuves racontées dans le précédent volume, en particulier celles de la bille de liège et de la pelote de fil stupidement acceptées en échange de la vraie pilule. Eh bien, cette mère si obtuse, satisfaite de n'importe quoi lui battant les talons, va nous émerveiller de son dévouement.

Qu'elle remonte de son puits pour s'accouder à la margelle et prendre le soleil, qu'elle rentre brusquement dans le souterrain s'il y a péril, ou bien qu'elle vagabonde avant de se domicilier, jamais elle ne quitte la chère sacoche, objet bien encombrant dans la marche, l'escalade, le bond. Si quelque accident la détache du point de suspension, elle se jette affolée sur son trésor, amoureusement l'enlace, prête à mordre qui voudrait le lui enlever. Je suis parfois moi-même le larron. J'entends alors grincer la pointe des crocs venimeux sur l'acier de mes pinces, qui tiraillent d'un côté tandis que la Lycose tire de l'autre. Mais laissons la bête tranquille. D'un rapide contact des filières, la pilule est remise en place, et l'Araignée s'éloigne à grands pas, toujours menaçante.

Sur la fin de l'été, toutes les domiciliées, vieilles ou jeunes, soit en captivité sur le bord de la fenêtre, soit en liberté dans les allées de l'enclos, me donnent chaque jour l'édifiant spectacle que voici. Le matin, dès que le soleil se fait chaud et donne sur leur terrier, les recluses remontent du fond avec leur sac et viennent stationner à l'orifice. Toute la belle saison, de longues siestes au soleil sur le seuil du manoir sont d'usage courant, mais à cette heure la pose n'est plus la même.

Document 4 - Monet, *Le Jardin de l'artiste à Giverny* (1900)

